

BULETIN LITÉRAIRE

Supplément Bibliographique du BULETIN DES SOMMAIRES

CAUSERIE

LES « PLANS » (100-120)

Dans une précédente causerie (n° 1 de 1897), j'ai parlé de la religion au point de vue critique, et j'ai dit que l'obstacle auquel se heurtaient toutes les tentatives de restauration religieuse, quel que fut le mobile qui animait leurs auteurs, était le dogme chrétien. Ce dogme, ai-je déclaré, est dans la forme où il est présenté, inacceptable pour tous les esprits ayant, avec ou sans culture philosophique, une dose quelconque de sens critique.

J'ai eu soin d'ajouter que je visais ainsi non le dogme en soi, mais ce que l'on présente come tel dans l'enseignement donné au vulgaire, laïque et même ecclésiastique. Ce qui signifie que le dogme en soi n'a pas les défauts qui rendent inacceptable sa forme extérieure. J'ai répété ce que j'ai dit souvent, que dans la religion il y a trois doctrines : la doctrine exotérique ou extérieure, la doctrine ésotérique ou secrète, enfin la doctrine hermétique ou enfermée. Pour rendre mon idée plus saisissable, j'ai comparé ledit dogme à une noix comportant une écaille, une coquille et une amande. L'image aurait été plus exacte si j'avais pris come terme de comparaison la *chataigne*, dont le nom signifie *enfermée*, qui est également sous triple enveloppe, et qui par les piquans dont elle est armée peut donner une idée de l'effet que produit l'exotérisme chrétien sur les esprits critiques.

Des amis lecteurs m'ont écrit à diverses reprises pour me demander plus de développemens sur ce sujet, et j'ai jusqu'ici reculé devant les difficultés de la tâche. Je me résouds aujourd'hui à l'essayer.

Ce n'est cependant pas de l'exotérisme de l'ésotérisme et de l'hermétisme du christianisme, ni des religions qui l'ont précédée, ni de celles qui l'ont accompagnée dans sa vie millénaire, que je viens parler présentement. Pour expliquer un système symbolique il est nécessaire de certaines précautions.

Prenons un exemple pour rendre l'idée très compréhensible. Il est un système symboliste que tout le monde connaît peu ou beaucoup, c'est le *rébus*. Dans le rébus, pour écrire « mon tour », on figure un *mont* et une *tour* ; pour exprimer l'idée « entoure », on met le mot *en* dans une *tour*, pour signifier l'idée « ratisser », on placera un rat devant un métier à tisser, etc. Pour lire un rébus, il est nécessaire de connaître : 1° les idées à symboliser ; 2° les choses qui peuvent les symboliser. Il en est de même pour comprendre le symbolisme religieux, avec cette triple complication : 1° que le symbole, pris en lui-même, a une signification, ce qui détourne de chercher le sens caché ; 2° qu'en outre, il n'y a pas un seul sens caché, mais deux ; 3° que les deux significations secrètes ne sont pas du même ordre que le sens apparent du symbole et qu'elles ne sont pas du même ordre l'une et l'autre.

A quelle raison attribuer cette écriture symbolique

des conceptions religieuses ? Faut-il y voir, simplement, une méthode imaginée par les anciens hiérophantes pour s'assurer le monopole de la connaissance de ces conceptions ? Non ! les choses ne sont pas aussi simples, ou du moins aussi simplistes que cela. Il y eut de cela certainement, mais ce ne fut pas la cause principale. La cause principale fut le désir de mettre la conception religieuse à la portée de toutes les intelligences, et non celui de la cacher.

On ne saurait contester que tous les humains ne sont pas semblables, ni fisiquement, ni intellectuellement, qu'il est des hommes plus ou moins intelligens que d'autres, et que parmi les esprits équivalens en puissance, il y a des aptitudes diverses. Eh bien ! c'est à ces degrés puissantiels et qualitatifs diférens que correspondent les divers plans de la Connaissance.

Les hommes se répartissent entre trois caractères psychiques principaux, qui sont ceux des *phénoménalistes*, des *universalistes* et des *noménalistes*.

Les premiers sont les esprits portés avant tout vers l'observation du phénomène, qui ne veulent pas sortir du fait, qui résistent aux généralisations et aux abstractions. L'élite de ce groupe forme l'école positiviste, à laquelle se rattache la majorité, les hommes cultivant les sciences d'observation. La méthode nécessaire de ces sciences, à laquelle elles doivent leur développement, est la méthode positive.

Le deuxième groupe, celui des *universalistes*, est composé des esprits que domine le besoin de synthèse, qui, en toute chose, en tout phénomène, veulent voir l'ensemble, qui sont invinciblement portés à généraliser. Dans ce groupe come dans le précédent, il y a toute une échelle de puissances intellectuelles. Il y a le philosophe qui, s'enlevant d'un vol d'aigle, embrasse de son œil puissant, sinon la totalité des choses, du moins un vaste ensemble, qui fait entrer dans ses conceptions le Ciel sans limites, les astres sans nombre, le temps sans commencement ni fin. Il y a aussi le généralisateur hatif, qui ramène l'Univers entier aux mesquines combinaisons que son cerveau est capable de former.

Enfin, le troisième groupe, celui des *noménalistes* ou *métaphysiciens*, — dans lequel se recrutèrent au moyen âge les scolastes *nominalistes* — est formé des esprits qui, en toutes choses, en tout phénomène, veulent voir la substance, l'essence, le principe, l'idée. Dans ce groupe aussi, on trouve des hommes de puissances intellectuelles diférentes, depuis les grands abstrauteurs tels que Descartes et Newton, jusqu'aux Pyrrhoniens ridicules, qui nient les réalités les plus évidentes, et que l'on ne peut ramener au bon sens qu'avec le bâton du Sganarelle du *Mariage forcé*.

Ces groupes, ces natures d'esprits constituent, ainsi que je l'ai dit, trois divisions de l'humanité intellectuelle et englobent tous les humains depuis le plus faible par la pensée jusqu'au plus puissant. Ils ne sont pas d'ailleurs aussi tranchés qu'il a été nécessaire de le dire pour les besoins de la démonstration. Non seulement la transition va de l'un à l'autre par gradations, mais en outre il y a des caractères mixtes ou *trixtes* réunissant deux ou trois des tendances,

en proportions égales ou en proportions différentes, tantôt l'une tantôt l'autre étant en dominance.

Nous tenons maintenant en main la clé du système des trois plans, qui sera compris dans son ensemble quand j'aurai dit que l'exotérisme ou système extérieur était une symbolisation, sur le plan phénoménal, du système *universaliste* ou *ésotériste* ainsi dénommé parce qu'il est ce que contient en secret le premier — et du système nouménaliste ou métaphysique, dénommé *hermétisme*, — terme à peu près synonyme d'*ésotérisme*, — pour la même raison.

Le but vers lequel nous tendons étant de montrer la réalisation de ces trois manières de penser : phénoménaliste, universaliste et métaphysique sur le terrain religieux, nous sommes amenés à nous demander en quoi consiste la Religion, non telle ou telle religion, mais la Religion en soi, la conception commune à toutes les manifestations du même ordre.

D'après M. de Quatrefages, le naturaliste qui fut le dernier adversaire marquant en France, de la théorie darwinienne, la religion est le phénomène psychologique qui distingue l'homme de l'animal.

Et, en effet, si bas que l'on descende sur l'échelle des membres de notre espèce, si haut que l'on remonte dans l'histoire et la paléontologie humaine, on trouve des traces, sinon de religion au sens philosophique, du moins à celui de culte.

Il est vrai que M. Herbert Spencer raconte, dans un de ses livres, qu'un voyageur anglais a découvert dans les montagnes du nord de l'Inde ou dans la Malaisie, je ne me souviens pas exactement, des hommes *gris* — entre blanc et noir, — appartenant au dernier stade de l'intelligence et de la civilisation, qui n'avaient pas la moindre idée de la divinité, ne pratiquaient absolument aucun culte, et qui étaient cependant des gens très doux et très honnêtes. Le sociologue anglais en conclut que des hommes peuvent vivre en Société sans avoir de religion.

Sans m'attarder à critiquer la facilité, non scientifique, avec laquelle est accepté ce témoignage, en me bornant simplement à déclarer que cela serait facile, j'accepterai provisoirement le fait et dirai : Lors même que cela serait, lors même que des peuplades de *négritos*, — qui en des milliers d'années n'ont pas su s'élever au-dessus de l'état familial, qui est celui des animaux supérieurs, qui ne sont pas assez intelligents pour se construire des huttes, ni pour se garantir des intempéries par un vêtement quelconque, — n'auraient aucun rudiment de religion, qu'est-ce que cela prouverait pour les autres races ?

Il faudrait, en outre, savoir si ces mêmes *négritos* ne seraient pas aptes à recevoir une culture religieuse. Oh ! très rudimentaire, fétichiste au plus bas degré, mais enfin religieuse. Dans nos races supérieures, évoluées, dans nos Sociétés civilisées, on trouve des individus, hommes ou femmes, ayant une croyance, ou plus exactement des superstitions, et qui n'en auraient aucune s'ils n'avaient pas été suggestionnés dans ce sens par le milieu où ils ont vécu depuis leur enfance.

La conséquence à tirer de cette observation, de cette vraisemblance est que, si tous les humains n'ont pas, à l'état actif et créateur, la faculté religieuse, ils l'ont à l'état passif et récepteur. Tandis que l'on aurait beau catéchiser des singes, des chiens ou des éléphants, même en parlant leur langue, on n'arriverait pas à leur insuffler le moindre sentiment religieux, même le fétichisme élémentaire.

Mais la définition de M. de Quatrefages reste à l'état de pétition de principe tant que nous n'avons pas déterminé l'idée dite « religieuse ».

C'est dans le mot *religion* lui-même que nous

chercherons notre définition. *Religio* en latin, *religion* en français est formé du préfixe *re*, qui signifie « faire », du radical *lig*, qui a la valeur de « lien », et du suffixe *io* ou *ion* qui dit : « qui ressemble à », « qui a la qualité de », *Religion*, c'est donc : « ce qui a la qualité de faire lien », de lier.

Lier avec quoi, avec quoi ? Avec Tout. La base religieuse essentielle est cette conception, consciente — c'est-à-dire pensée — chez les uns, inconsciente, — c'est-à-dire simplement ressentie — chez les autres : « Je suis une partie du Tout, un des éléments constitutifs de l'Univers ».

Nous sommes arrivés au point de trifurcation de l'idée religieuse en vue de son adaptation aux trois types intellectuels que nous avons définis plus haut. Mais pour expliquer comment cette trifurcation se produit, il nous faut revenir à la psychologie.

Que l'on soit spiritualiste ou matérialiste, on est obligé de convenir que le cerveau de l'homme est une machine à penser, à produire des idées. Et que sont les idées ? Des vibrations de la matière grise. Suivant que les vibrations se produisent dans telle ou telle partie de cette matière, elles sont d'un genre ou d'un autre. Ici ce sont les noms, là les verbes, ailleurs les adjectifs, et ainsi de suite. Ce qui confirme cette théorie, c'est qu'il y a des amnésies, ou maladies de la mémoire qui affectent certaines de ces catégories d'idées et non d'autres.

Or, ces idées ont de deux caractères l'un : les unes sont des représentations, des *images* (1) de choses du monde extérieur, les autres sont des conceptions *autogènes*, produits de l'intelligence seule. Les premières sont la plupart des noms et des adjectifs qualificatifs, les autres sont les verbes, les articles, les pronoms, les adverbes, les prépositions et conjonctions. Si je pense *maison*, devant mon œil intérieur se présente, dans ses lignes générales, son *schéma*, la chose matérielle que l'on désigne ainsi. Si j'ajoute *blanche* je superpose une seconde constatation du monde extérieur sur la première. Mais si je pense : « La maison est blanche », j'introduis un article et un verbe qui ne rappellent aucune extériorité, qui sont des idées pures.

Cette digression a pour but d'arriver à cette conséquence, qu'il y a, dans l'esprit humain, deux facultés complémentaires : une que nous nommerons l'*Imagination*, dont la fonction est de recevoir et d'évoquer ensuite des images de l'extérieur, et une seconde que nous appellerons le *Génie*, la faculté de créer des idées *endognostiques*, mot qui signifie : « Connaissance du dedans. »

On peut dire aussi que l'Imagination est une faculté *sensitive*, puisque les images du monde extérieur sont apportées dans le cerveau par les sens, et que le Génie est une faculté *idéaliste*, puisque ses conceptions sont des idées pures.

Or, ces deux facultés : *Imagination* et *Génie*, bien qu'existant dans tous les esprits, y sont à des degrés divers. Chez le phénoménaliste, l'Imagination domine ; chez l'universaliste, l'Imagination et le Génie s'équilibrent ; chez le nouménaliste, le Génie l'emporte. Bien entendu, il y a ici encore une gradation insensible d'un caractère à l'autre.

Nous n'avons pas terminé la détermination des

(1) *Image* ou *Himage* est formé de *him*, « enfermé avec » et de *age* ou « qualité de », « qualité d'enfermé avec », c'est-à-dire semblable. Le *sem* de « semblable » et le *homoiōs* de *homogène* ont la même origine, de même que le *cum* latin qui signifie : « avec ». *Sem* existe aussi dans *assemblée*, dont les radicaux sont *ad*, *sem*, *blée*, qui signifie « qualité de, fait avec. »

trois caractères. Nous avons constaté la tendance individualisante des phénoménalistes, la tendance généralisante des universalistes, et la tendance idéalisante des nouménalistes, puis le caractère imaginal des phénoménalistes, celui mi-imaginatif et mi-génial des universalistes, enfin celui à prédominance géniale des nouménalistes; il nous reste à les examiner au point de vue affectif. Il n'est pas nécessaire d'entrer dans des développemens pour expliquer ce que c'est qu'avoir de « l'affection », « aimer ». Il n'est pas nécessaire non plus d'insister pour faire connaître que tous n'aiment pas de même manière. Les manières d'aimer correspondent justement aux trois caractères.

Le phénoménaliste aime en égoïste. Il aime d'abord lui-même, puis ceux qui sont des prolongemens de lui-même, et quand il sort de ce cadre étroit il aime tel ou tel, mais non un ensemble. Cela est compréhensible : la première fonction de l'intelligence, est d'assurer d'abord la vie de l'être, puis sa durée, puis sa perpétuation. Sa vie est prolongée par la consommation de certaines choses de l'extérieur dont son imagination prend et conserve l'image. Sa durée est assurée par l'éloignement de certaines autres choses du monde extérieur; enfin sa perpétuation est le résultat de son rapprochement avec d'autres êtres. Pour ces deux dernières satisfactions, l'Imagination joue le même rôle que pour la précédente. Dans ces trois cas, la préoccupation du Moi est la principale, et l'amour pour les choses ou les personnes est une manifestation de cette préoccupation. Enfin, dans l'amitié il y a soit la révision d'une aide à attendre de l'ami, soit la satisfaction causée par une similitude de goûts.

L'universaliste est ce qu'on appelle aussi un *altruiste*. En tant que tel, il aime des généralités plus que des personnes; l'univers entier, sa patrie, son petit pays, sa famille groupée en un faisceau.

Quant au nouménaliste, — toujours en tant que tel, — il n'aime personne, pas même soi : il aime son idée, et agit pour elle, comme le phénoménaliste pour soi, l'universaliste pour les autres. Les exemples de ce désintéressement de l'humanité donés par des grands hommes sont assez nombreux, le plus célèbre est celui d'Archimède, si absorbé par la solution d'un problème de géométrie qu'il se laissa tuer sans s'en apercevoir. Le sentiment religieux provoque fréquemment le même désintéressement chez des hommes qui ne sont pas « grands ». Les martyrs de toutes les croyances étaient des nouménalistes, puisqu'ils moururent pour ne pas avouer que Dieu n'était pas fait de telle ou telle manière.

Demandons-nous maintenant comment un esprit phénoménaliste concevra cette idée : « Je suis une partie du Tout, un élément constitutif de l'Univers ». — Que cette idée surgisse autogéniquement dans son esprit ou qu'elle lui soit suggérée, peu importe. — Etant donné les conditions, que nous venons de constater, de ce caractère, il la concevra — consciemment ou inconsciemment, plutôt inconsciemment que consciemment, — de la manière suivante : « Je suis la partie la plus importante du Tout, l'élément constitutif principal de l'Univers ». Cette conception a un nom, elle s'appelle l'*Egocentrisme*, — le Moi Centre. — Quand l'esprit s'élève à la conception de l'espèce, elle devient l'*Antropocentrisme*, — l'Homme Centre... de l'Univers. — Enfin si l'esprit du phénoménaliste se hausse, de lui-même ou par communication, à l'idée d'un ou de plusieurs êtres supérieurs à lui, dont il dépend, dont il peut attendre de la souffrance ou de la jouissance, il les conçoit à son image et à celle de ses congé-

nères. C'est le *Déo égomorfisme* — le Dieu ayant la forme du Moi, — et le *Déo-antropomorfisme* — le Dieu ayant la forme de l'homme — qui se greffent sur les deux conceptions précédentes.

Le déo-antropomorfisme, l'antropocentrisme, l'égocentrisme sont donc les conditions nécessaires de la religion du phénoménaliste; nous verrons qu'elles sont remplies par l'exotérisme.

Demandons nous ensuite comment l'esprit universaliste concevra cette même idée : « Je suis une partie de Tout, un élément constitutif de l'Univers ». Etant, par impulsion naturelle, un généralisateur, son premier soin sera de comparer sa personne et son espèce fisiquement à l'ensemble des choses, son intelligence et celle de ses congénères à l'harmonie du mécanisme du Monde. De ces deux comparaisons, il sortira avec une profonde humilité; tout au plus, ressentira-t-il pour lui et pour l'humanité, un sentiment d'orgueil de la capacité, qui leur est dévolue, de pouvoir faire entrer, lui si petit, dans son esprit, la conception de l'Univers.

Mais, amené à se faire une idée du créateur, du gouverneur de cet Univers, il sera fort embarrassé. Son intelligence lui dira qu'il n'y a pas de raison logique, encore moins de raison expérimentale d'admettre que l'Univers a commencé et peut finir. Il éliminera donc le Créateur. Sa raison lui dira également que le gouvernement de l'Univers tel que l'esprit humain le peut concevoir, est une opération d'évocation d'images, de comparaison, de jugement, de résolution et de commandement, laquelle comporte un être, un point de centre. Or, il ne peut y avoir de centre dans l'espace infini. Les êtres qui emplissent cet espace infini étant logiquement innombreables, les images relatives à eux ne peuvent être ramenées toutes à un point déterminé, ni les commandemens partir de ce point pour aller à l'infini. Conclusion : le Fini ne peut gouverner l'Infini, et l'Infini ne peut se gouverner lui-même.

L'Imagination de l'Universaliste, qui l'amène à concevoir le gouvernement de l'Univers par Dieu sur le modèle de celui d'une maison ou d'un empire par un homme, le conduit, comme conséquence, à nier Dieu. S'il est cependant dominé par l'opinion acquise dans l'éducation phénoménaliste qu'il a reçue, et qu'il n'ose pas se déclarer athée, même à lui-même; s'il est quelque peu poète, et qu'il ressent le besoin irraisonné et irraisonnable d'un principe universel, il devient adorateur du Dieu Tout, — le Grand Pan des anciens Hellènes, — ou de la déesse Nature, l'Isis égyptienne. Il se garde d'approfondir, craignant que s'il soumettait sa croyance à l'analyse, il ne se trouvât que Pan et Isis ne sont rien, et qu'il est finalement athée : ce qui lui serait profondément désagréable à reconnaître.

Le caractère ou tempérament intellectuel universaliste existe incontestablement, et il a existé de tout temps; il a trouvé, nous le verrons, satisfaction dans l'Esotérisme.

Nous arrivons au troisième caractère, celui des nouménalistes ou métaphysiciens. Ceux-ci, à l'inverse des universalistes, qui sont sintétistes ou généralisateurs, sont analystes, c'est-à-dire particularisateurs. Sans doute, ils généralisent et additionnent aussi, mais c'est pour mieux particulariser ensuite. Une image me fera comprendre. Les nouménalistes peuvent être comparés à un homme qui mètrait des pierres les unes sur les autres pour construire une colonne, — travail d'addition ou de généralisation, —

et qui, ensuite, tracerait sur cette colonne des lignes en hauteur et en section, afin d'établir des divisions idéales dont chacune comprendrait une partie de toutes les pièces superposées, distinguant le centre de la circonférence, graduant celle-ci et rejoignant tous les degrés au centre par des lignes radiales.

Les nouménalistes sont les hommes de l'Esprit, et chez eux le Génie l'emporte de beaucoup sur l'Imagination. Celle-ci est pour eux un instrument nécessaire, mais gênant. Elle fournit les choses qui sont le substratum de l'Idée, qui la contiennent à l'état d'imprégnation, de dissolution, — comme l'éponge contient l'eau, comme l'eau contient le sel, — et dont le travail du métaphysicien l'abstrait, pour l'isoler et l'étudier en soi. Un exemple : Qu'est le calcul numéral ? Une combinaison d'idées pures. Quand, sur un tableau, on additionne, soustrait, multiplie, divise, on met en œuvre des idées, des réalités ; mais ces idées ne sont que parce qu'elles servent à déterminer des quantités de choses, de réalités. L'Imagination fournit également au Génie le langage sans lequel il ne pourrait exprimer les idées ni même les concevoir. Les métaphysiciens auraient pu créer à leur usage particulier un système de signes idéologiques et idéographiques qui n'aurait pas été une adaptation des signes *matériologiques*, mais ils ne l'ont pas fait (1), et il en résulte que l'expression de l'idée pure est souvent inexacte analogiquement.

Dans l'application de leur méthode particulière à la conception religieuse, les nouménalistes peuvent partir soit du phénoménalisme, stage nécessaire pour tous, soit de l'universalisme. Dans le premier cas, ils délaissent promptement la sensation, phénomène subjectif, pour rechercher la cause, phénomène objectif. Cette cause, ce n'est pas l'objet qui choque les extrémités impressionnables des nerfs dans une action tactile, lumineuse, sonore, odorante ou gustative. Cet objet, cette matière, inerte en soi, ne produit cette impression que parce qu'il y a en nous, ajouté à notre propre matière, un agent particulier qui la rend sensible. A cet agent, qui est un principe, c'est-à-dire une conception irréductible, le nouménaliste donne un nom, il l'appelle la *Vie*. Les choses elles-mêmes qui ont provoqué la sensation l'ont fait parce qu'elles étaient animées d'un mouvement ; ce mouvement n'est pas une qualité de la matière, puisqu'en soi celle-ci est inerte. Il y a là encore un agent intimement associé, mais différenciable, un principe ou conception irréductible, on le nomme *Force*.

La Matière d'un côté, la Vie et la Force de l'autre, — ces deux dernières, manifestations d'un même principe, — voilà le résultat de la première analyse. Que si, maintenant, l'Esprit s'élève à la généralisation de ce principe cause, il en voit l'action partout, et il le concrétise en un mot : Dieu. Ce Dieu n'est pas celui des phénoménalistes puisqu'il n'est pas anthropomorphe. Il n'est pas, non plus, celui des universalistes, puisqu'il est définissable.

Si le nouménaliste part du point de vue universa-

liste, il critique chez les habitants de ce plan, leur conception de ce plan lui-même. Dire qu'il y a un Tout, il le faut bien, puisqu'il est nécessaire d'exprimer l'idée des choses accumulées, surajoutées ; mais un Univers, c'est-à-dire une unité, c'est une autre affaire. Pour qu'il y ait unité il faut qu'un principe commun, soit dans toutes les parties distinctes et les unisse par cette communauté. Dans les conceptions des universalistes, il n'y a pas de principe commun ; il n'y a même pas un phénomène d'ensemble, il y a une addition de phénomènes.

Ici encore, le nouménaliste recherche la cause. Il voit un grand, un très grand nombre d'êtres et reconnaît en eux le principe précédemment constaté chez les hommes, de la Vie. Il perçoit la présence dans le ciel d'un grand nombre d'étoiles ; comme l'universaliste il conçoit la présence au delà, d'autres et d'autres encore, ce qui lui donne la conception de l'innumérable. Dans l'agent qui fait graviter ces astres, les constellations qu'ils forment, il reconnaît le même principe déjà vu : la Force.

Ici le spectacle est plus complexe que sur le plan purement phénoménal. La Force qui fait graviter les astres, agit comme en vertu d'une règle : les phénomènes grandioses du ciel s'accomplissent toujours de même. Un retour sur les êtres montre qu'il en est également ainsi dans le domaine de la Vie, avec un peu plus de complexité, que les phénomènes s'accomplissent toujours de même quand les mêmes conditions sont réalisées. Quant à ces conditions elles sont la conséquence de la succession des phénomènes. Observation identique en ce qui concerne les manifestations de la force dans le champ terrestre.

Un nouveau principe, — je le rappele j'entends par ce mot une conception irréductible, — vient s'ajouter au principe Force, c'est le principe Loi. Et le principe Loi et le principe Force, coopérant, en produisent un troisième : le principe Phénomène : phénomène vital ou phénomène mécanique. Et ces trois principes réunis constituent un Dieu, un Dieu unique : le Dieu *Dinamos*.

Mais comment le nouménaliste conçoit-il l'idée : « Je suis une partie du Tout, un élément constitutif de l'Univers ? De cette manière : « Je suis le miroir du Tout, le point où cette accumulation des choses se réalise en conception unique. »

C'est là aussi un colosse au pied d'argile. Ces principes de l'Univers, ce Dieu, ils existent sans doute puisqu'ils se manifestent, mais ils ne sont, ils n'ont d'objectivité particulière que dans le cerveau humain ; ce sont de pures idées, des vibrations de la matière grise. Qui prouve que ces vibrations sont la reproduction de la grande vibration universelle ? Et d'autre part, ce Dieu Force-Loi-Mouvement, dont on fait une ou trois personnes, en ce sens qu'on l'isole en conception de la Nature, n'est pas en réalité une personnalité telle qu'il en faut une aux esprits simples ou simplistes, sur qui l'idée pure produit un effet analogue à l'astixie.

A cela, je n'ai rien à répondre, d'ailleurs la place me manquerait. J'ai voulu simplement établir qu'il existe dans l'humanité trois natures d'esprits concevant de trois manières, — avec une gradation intermédiaire, — toutes les idées, et particulièrement les idées religieuses. J'ai essayé d'indiquer les grandes lignes de ces trois formes de la conception, afin de pouvoir mieux être compris de mes lecteurs quand j'esquisserai devant eux la silhouette de ces trois arbres touffus : l'exotérisme, l'ésotérisme et l'hermétisme des religions du passé.

Ch.-M. LIMOUSIN.

(1) J'ai lieu cependant de croire que des métaphysiciens d'une époque très ancienne, si ancienne qu'elle est oubliée, avaient inventé un langage idéographique. Avec ce langage idéographique, fut fait le langage *matériographique* à l'usage des phénoménalistes et des universalistes. Il nous a été transmis sous cette forme, plus ou moins altéré par l'emploi populaire ou scientifique pendant des milliers d'années. Nous l'employons tous couramment sans nous douter de ce qu'il contient. Les métaphysiciens, en prenant les termes qu'ils emploient, dans la langue exotérique, ont agi comme un architecte qui, pour bâtir une église, prendrait ses matériaux dans des maisons de paysans, sans être averti par leurs formes que les constructeurs de ces maisons les avaient empruntés eux-mêmes à un temple antique ayant existé sur cet emplacement.